

Poèmes

Tsering Rimpoché

Volume 33, numéro 2 (194), avril 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31996ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Rimpoché, T. (1991). Poèmes. *Liberté*, 33(2), 14–25.

TSERING RIMPOCHÉ

POÈMES

Les phénomènes de la vie peuvent être comparés à un rêve.

Le Bouddha, *Les Sutras immuables*

L'œuvre de Tsering Rimpoché, totalement inconnue jusqu'à présent, peut être datée de la fin du XI^e siècle, âge d'or de la poésie et de la littérature tibétaines.

Au moment où Tsering Rimpoché composa ces poèmes oniriques d'une fraîcheur atemporelle et d'une sensibilité presque magique, Naropa était mort depuis déjà quelques décennies, laissant derrière lui de célèbres disciples, dont Marpa et Atisha. Quant à l'errance de Milarepa, elle s'immortalisait aussi sous la forme d'un poème aux sublimes accents métaphysiques.

C'était l'époque où au Sikkim, au Ladak, en Assam, au Népal, chez les kunnupas ou au Bouthan, les fous divins apportaient au peuple les fruits de leurs voyages — métaphores du rêve — et ces chants, ces poèmes qui rendent tangible le chemin qui n'est pas.

Tsering Rimpoché fut probablement, comme beaucoup des poètes de son siècle, adepte de l'errance et philosophe averti. On le suppose Naljorpa, c'est-à-dire voyageur et magicien. On le sait Rimpoché («Grand Précieux»), nom par lequel les gens du peuple s'adressent à leurs lamas.

Sa poésie se nourrit aux mêmes sources que celles des fous divins, celles-là même où Milarepa et Marpa trouvèrent l'eau qui

ne mouille pas. Contemporains de Tsering Rimpoché, ces moines dérangeants au comportement déroutant, poètes remarquables et errants, étaient connus pour l'étrangeté de leurs mœurs et la singularité de leurs chants.

Annie Vorak et Jean-Luc Colnot

J'ai pu écouter
le sable s'égrener sur le sable
la mer mourir sur le sable
et le sable en amour se rejeter à la mer

J'ai pu tenir le sable entre mes doigts
et ces particules qui le faisaient Roi
redevenir la plage

Parfois j'y inscris mes doigts
et je griffe
et l'eau remonte jusqu'au bord
de mon poignet

Il y existe un signe effacé
que reprend la lumière pour exalter ses ombres

Je pose ma main sur mon visage
comme il est étrange pour ma main
d'avoir un visage
et le visage imagine
comme il peut être étrange d'avoir une main

Jamais je ne suis allé aussi loin
que tout à la fin de ma main
qui désirait toucher une herbe
une étoile ou la poussière du chemin

Le pèlerin qui passait
me faisait alors l'aumône
en me disant
«comment peut-on perdre ses mains»

Celle qui avait découvert son sein
se réjouissait car elle pensait
avoir dénudé l'Univers

Quelque chose tremble
ne répond pas
je pense que c'est un doigt
qui erre sur ma manche

Mais si c'était un éclair
une eau engloutissant les sables
ou bien tout à la fin, la fin des Mondes

Quelque chose de terrible tremble
je pense que c'est là ma mémoire

L'aveugle se regarde
c'est un enfer infini

Dressé contre son ombre
il s'efforce de faire glisser son sourire
entre la forme de ce qui semble
et celle qui ne semble plus être
ce qu'il était
quelques signes de doigts errent
au hasard pour indiquer, peut-être,
quelque passage
les silences se sont refermés
mais l'on peut encore entendre siffler
le vent

La barque écourte le long frôlement
des joncs
griffant leur bleu sur le signe des
lunes ils vont
Il y en a un qui tire son oreille
crache sa langue et se renvoie au
ciel
Et c'est comme un remords
et le crapaud déglutit

À la pierre s'ajoutent les mouvances
d'un jour de sable mort
le jonc jailli du sol a pour
mémoire une crécelle de sel

La femme dit: te voilà
aux ombres qui enveloppaient sa nuit

Et lorsque le soleil se fracassa
sur les ruines
il y eut un petit rire discret

Quelque chose de sourd
entre les lèvres

Il pleut

Une mesure d'eau s'allonge
sur les ombres

Les lèvres s'ornent de rouge
la peinture s'écaille
un coin de sourire retombe

Quelque chose d'autre
se blottit dans la poussière

Il pleut

Quelque part il dort
avec sa poussière pour le couvrir
Il se demande s'il rêve
Ici était un fleuve
et là une main avec des veines bleues

Les pierres se sont posées entre les rocs
et les sables
les regards ont disparu

Il reste cet oiseau
pour se poser, s'élever, repartir

L'homme s'efforce de suivre l'oiseau
et mâchonne quelques images
entre ses dents pourries

Ma main pouvait être le serpent
et le serpent ma main

Celui qui conduisait la bête
était bleu de regard

Et ils passaient sur l'orge

De l'autre côté de la rivière
la lumière ne cessait de fixer
ceux de l'autre rive

Tout était tentation

Si j'ai gardé ton sourire
c'est pour te le redonner un jour
ou une nuit ou une heure
avec tout cet amour et la lumière
qui est cette si lente transparence
de ton regard crevant le mien

Il n'y a rien ici
sinon une trace de pas
que la lumière même ne dévoile

Je suis venu, revenu
tout était retenu dans le calme
d'une aile d'oiseau brisant l'été

Une nacelle tourbillonnant en les ors
d'un torrent
ou la creuse paume du mendiant
remodelant la terre

Tout était comme ce devait être
avec un bleu infini
et ce soupçon de sourire

Le mur si lentement séchait sa terre
le ciel le cerclait de bleu, dur,
infiniment et c'était comme doigt
cernant l'ocre fou d'une fontaine

Il n'y avait d'autre mesure que
celle du doigt et du ciel
quelque chose pour commencer et pour
recommencer

Quelque chose pour finir peut-être
en le pas souple du bœuf noir
et pour encore revenir sur la trace de poussière
la trace noire et rouge de son pas